PRIX DE L'ABONNEMENT.
Édition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ÉTATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ÉTRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Édition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 Mois.	2 Mois.
POUR LES ÉTATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ÉTRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE. LITTÉRATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES. ARTS.

Seul Journal Français Quotidien au Sud — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 27 MAI 1896. — Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

☞ POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

VENTES DE CE JOUR.

Par D. Danziger, au No 218 rue Fulton, 6 barils de mélasse et 6 barils de glucose, meubles de bureau, etc.

Par Harry H. Hodgson, coin Commune et Carondelet, un lot de meubles de bureau.

Par Geo. G. Friedrichs, coin Oak et Joliet, grocerie, installations, etc.

Un excellent choix du cabinet Méline.

On ne saurait assez louer le cabinet Méline du choix qu'il vient de faire du marquis de Noailles pour représenter la France à Berlin. A tort ou à raison, la cour de Guillaume II est essentiellement aristocratique. On n'y rencontre, à chaque pas, que des princes, des ducs, des marquis, des comtes, etc. Certaines gens peuvent penser que c'est un mal. Possible ; mais puisqu'on ne peut l'extirper, il faut savoir vivre avec lui, s'en accommoder le mieux possible, l'exploiter même, si l'on en trouve l'occasion.

M. Herbette a, depuis plusieurs années, rendu à son pays certains services que l'on aurait tort de contester ; mais, depuis quelque temps, il n'était plus ce que l'on appelle *Persona grata* ; il ne plaisait plus, il était usé. Il n'a jamais, du reste, tenu à la cour de Berlin le rang qu'il devait y occuper, en qualité d'ambassadeur d'une grande nation comme la France. Avec toutes ses qualités, ce n'était qu'un bourgeois, un personnage de naissance inférieure. Or la diplomatie est à moitié faite de relations mondaines. Il suffit souvent de porter un grand nom, de savoir mener un train princier, pour s'y conquérir une haute position, pour voir s'ouvrir devant soi tous les salons. Suivant une expression restée célèbre de Gambetta, la roture n'est pas un article d'exportation ; et tel qui brillerait à la Maison Blanche, ferait triste figure à la cour de Berlin ou de St-Pétersbourg. Les Américains eux mêmes se conforment à ces préjugés, quand ils envoyent, de préférence, au dehors, pour les y représenter, des hommes portant des noms historiques, tels que Bayard, Fitzhugh Lee, Breckenridge. Le gouvernement actuel a compris ces choses et l'on ne peut que l'en féliciter.

C'est, d'ailleurs, un homme de grande valeur que M. de Noailles ; un lettré et un diplomate de la carrière. Il a passé sa jeunesse dans les ambassades et il est d'une famille où l'on est diplomate de père en fils. C'est de plus, un rallié de la première heure et il sert la République, à titre de républicain, depuis 1872. Voilà véritablement l'homme qu'il fallait depuis longtemps à Berlin, pour y représenter dignement la France et y défendre, à armes égales ses intérêts. Ce n'est pas en étalant une morgue démocratique, en faisant montre de sa roture, que l'on se fait bien venir des salons aristocratiques.

L'envoi du marquis de Noailles à la cour de Berlin est une garantie de bons rapports entre les deux pays.

LA SECONDE VILLE DU MONDE.

La seconde ville du monde au point de vue de la population :

Etablissons d'abord que Londres est très vraisemblablement la première, les recensements qui ont donné jadis quatre millions d'habitants à Pékin étant aujourd'hui reconnus fantaisistes.

Après Londres le doute est permis. Le second est détenu par Paris qui atteint, d'après le dernier recensement deux millions six cent mille habitants à peu près, ou par New-York qui, s'il faut en croire une statistique également récente publiée aux Etats Unis, compterait aujourd'hui deux millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille quatre cent vingt-deux habitants ?

Notre ami B*** entre hier, chez un usurier au moment où celui ci commence une lettre.

—Comment, vous écrivez à ce gredin : " Très honoré Monsieur " ?

—Que voulez-vous que je dise ?

—Ecrivez simplement : " Mon cher confrère."

La France à Moscou

L'ambassade extraordinaire chargée de représenter la France au couronnement du Tsar, à Moscou, a quitté Paris le samedi 9 mai, par un train spécial touchant à Vienne.

L'attention de l'Europe et du monde entier est maintenant fixée sur Moscou, sur le Kremlin où l'héritier des Romanoff reçoit les emblèmes qui le consacrent Empereur, autocrate de toutes les Russies et pontife suprême des chrétiens orthodoxes.

L'entente franco-russe met très en vue l'ambassadeur extraordinaire et les autres officiers qui, dans le cortège impérial, représenteront la France.

GENERAL DE BOISDEFFRE

Le général de Boisdeffre est chef d'état-major général de l'armée française. Son noble caractère, sa haute personnalité militaire sont connus de tous ; aussi ne ferons-nous que retracer les principaux traits de sa vie.

Né à Alençon, en 1839, le général de Boisdeffre appartient à une famille de vieille noblesse militaire. A sa sortie de l'Ecole d'état-major, en 1863, il se rendit en Algérie où il se distingua dans différentes expéditions. Le général Chanzy le choisit, en 1869, comme officier d'ordonnance. La confiance fut vite établie entre ces deux hommes d'action et de devoir, et jusqu'à la mort de Chanzy, survenue en 1883, de Boisdeffre fut le collaborateur assidu, l'ami intime de son chef et l'homme de sa pensée.

Lorsque éclata la guerre de 1870, le capitaine de Boisdeffre sollicita de son chef, que son commandement retenait en Algérie, l'autorisation de prendre part à la campagne. Nommé à l'état-major du général Vinoy, il se distingua dans la retraite glorieuse qui ramena les troupes de Mézières à Paris et ensuite dans tous les premiers succès du siège. La ville investie, il fallait tenir la France inquiète au courant des luttes et des privations de la capitale. Le 22 décembre 1870, le ballon *le Lavoisier* emmena le jeune officier d'état-major qui, franchissant les lignes prussiennes et au milieu de toutes sortes de difficultés, parvint au quartier général de Chanzy.

Boisdeffre proposa à son ancien chef, et puis au gouvernement provisoire de concentrer sur Paris toutes les armées de province et de briser par un effort suprême le cercle de fer qui enserrait la capitale. Son avis ne fut pas suivi et les forces furent divisées en deux groupes. Bourbaki fut envoyé dans l'Est. Boisdeffre, reprenant ses fonctions d'officier d'ordonnance auprès du général Chanzy, acheva avec lui la campagne de la deuxième armée de la Loire. La guerre terminée, le général Chanzy ne voulut pas se séparer de son collaborateur et l'emmena avec lui successivement à Tours, en Algérie et à Saint-Pétersbourg.

C'est à cette époque que commencèrent les relations du chef d'état-major général avec les principaux généraux de l'armée russe et la Maison impériale.

Revenu à Châlons comme sous-chef d'état-major du général Chanzy, commandant le 6e corps d'armée, il reçut ensuite le commandement du 106e régiment d'infanterie et fut nommé chef d'état-major du 6e corps avec le général Février et avec le général de Miribel, qu'il suivit à Paris lorsque celui-ci fut nommé chef d'état-major général de l'armée.

En 1893, le général de Boisdeffre prit le commandement de la 10e division, à Paris, et, à la mort du général de Miribel, par le choix du gouvernement répondant aux vœux de l'armée, il fut appelé à sa lourde succession.

A la suite de son séjour à Saint-Pétersbourg comme attaché militaire, le général de Boisdeffre avant acquis, comme nous l'avons dit, une situation privilégiée, ce fut lui qu'on choisit pour faire partie des différentes missions envoyées en Russie en 1890 et 1892, et aux funérailles de l'empereur Alexandre III.

Grand, élancé, sympathique, l'œil vif et pénétrant, le général est un chef qui justifie les espérances de l'armée et qui possède la confiance du pays.

* * *

Le général de brigade Tournier, chef de cabinet du Président de la République, est né en 1841. Il a fait comme capitaine la campagne de 1870, et comme commandant celle de Tunisie. Il était directeur de l'infanterie au ministère quand il fut appelé à l'Elysée.

Le général de brigade Jeannerod, chef du cabinet du ministre de la guerre, est né en 1839. Sous-lieutenant en 1861, il a été nommé général de brigade en 1894.

Le contre-amiral Sallandrouze de Lamornaix, le plus ancien des contre-amiraux, qui sera promu prochainement vice-amiral et nommé en même temps chef de l'état-major général de la marine, a eu une carrière des plus brillantes. Il a fait partie de l'ambassade extraordinaire française envoyée en novembre 1894 à Saint-Pétersbourg pour les obsèques de l'empereur Alexandre III.

Le contre-amiral Sallandrouze de Lamornaix, âgé de cinquante-six ans, est un très bel homme. Grand, fort, il respire la vigueur et l'énergie. Son visage est encadré d'une barbe noire qui grisonne. Il est très répandu dans les cercles mondains de Paris, bien qu'il habite Compiègne où, au moment des grandes chasses à courre, il est un des plus brillants invités avec sa charmante femme, née de La Grave, qui est une amazone intrépide.

Les autres membres de l'ambassade extraordinaire sont :

Le lieutenant-colonel Menetrez, attaché à la maison militaire du Président de la République : le chef d'escadron d'artillerie Pauffin de Saint-Morel, chef du cabinet et collaborateur du général de Boisdeffre ; le capitaine Sadi Carnot, dont le nom rappelle le souvenir de celui qui eut le bonheur de voir l'entente franco-russe transformée en alliance ; M. Armand Mollard, le sympathique chef-adjoint du Protocole, qui remplit les fonctions d'introducteur des ambassadeurs en remplacement de Crozier.

Le général de Boisdeffre a emmené encore avec lui le capitaine Hélp d'Oissel, son officier d'ordonnance, et le capitaine de Labry, ancien attaché militaire au Japon.

L'ambassade extraordinaire est accompagnée dans son voyage de Paris à Moscou par le prince Orloff, lieutenant aux chevaliers-gardes, qui fait partie de la mission russe chargée de recevoir les représentants français. Tout Paris connaît le prince Orloff, si répandu dans le monde parisien. Il est le fils de l'ambassadeur de Russie en France qui fut un des plus actifs initiateurs de l'alliance franco-russe.

C'est avec confiance dans le succès de sa haute mission qu'on a salué le général de Boisdeffre à son départ. La pensée de la France l'a suivi. Plus d'un cœur espère avec le sien.

LE Docteur Germain Sée ET NAPOLEON III.

Le docteur Germain Sée, qui vient de mourir et sur qui nous avons publié une notice biographique, n'était pas seulement un grand savant, c'était aussi une physionomie particulière d'homme loyal et consciencieux, faisant passer son art avant toute pensée personnelle et politique. Il appartient même, par un trait que nous allons citer, à l'histoire du second Empire.

Il devait à la protection de l'Impératrice sa nomination à la chaire thérapeutique, laissée vacante en 1866 par l'illustre Trousseau. Et cependant il n'était pas agrégé. Il n'en fallait pas plus pour le rendre impopulaire parmi les étudiants en médecine, et cette impopularité rendit une fois nécessaire l'intervention du doyen de l'Académie de médecine. Cependant ses élèves s'aperçurent un jour des tendances matérialistes de leur professeur. Le Sénat de l'Empire s'en émut, et il n'en fallut pas davantage pour changer l'impopularité de la veille en popularité du lendemain.

Nous sommes donc bien à l'aise pour faire ici l'éloge, non des doctrines philosophiques, mais du savoir et de la conscience professionnels de l'homme.

Napoléon III avait ressenti dès 1861 les premières atteintes d'un mal que ses médecins habituels n'avaient pa définir. Le séjour de Ham lui avait causé quelques douleurs rhumatismales dont il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais en 1861, il se plaignait dans une lettre adressée à l'Impératrice de "douleurs sourdes dans les jambes ;" en 1865, il avait eu, au camp de Châlons, une crise violente sur laquelle il demandait à son médecin un secret absolu ; en 1867, il se plaignait de ne pouvoir supporter la voiture, et, en 1869, il déclarait à l'Impératrice n'avoir pu "suivre les chasses, quoiqu'elles fussent très raccourcies."

L'Impératrice s'inquiétait vivement de ce mal inconnu et souvent elle en parlait à ses intimes, n'osant pas inquiéter l'Empereur.

Cependant, à cette époque, la France venait de perdre un homme sur lequel elle était en droit de compter, le maréchal Niel, dont le coup d'œil et l'expérience militaire avaient créé, au moins sur le papier, la landwehr française, la garde mobile. L'hostilité du parti républicain ne lui avait pas permis d'en organiser les cadres et la formation dès le début, mais on est en droit de croire que, s'il avait vécu, le maréchal Niel aurait pu achever son œuvre et doter l'armée d'une réserve qu'il fallut organiser trop tard, et dont la résistance aurait pu efficacement contrebalancer dès le début, les forces de l'Allemagne victorieuse.

La mort du maréchal fut une perte non seulement pour l'Empire, mais aussi et surtout pour la France.

Comment était-elle arrivée ? C'est ce qu'il est utile de rappeler pour la suite de ce récit.

Le maréchal souffrait cruellement, et ses médecins, le docteur Ricord et le docteur Nélaton, avaient reconnu l'existence d'un calcul vésical. L'opération de la pierre a toujours été des plus délicates. Autrefois, on procédait par la taille, qui consistait dans l'ouverture du ventre et de la vessie, pour extraire la pierre avec de simples pinces ; mais le remède était souvent pire que le mal, et on avait inventé la lithotritie, qui consistait à broyer la pierre dans la vessie pour en procurer l'écoulement par parcelles.

Nélaton et Ricord n'étaient pas d'accord sur l'opportunité de l'opération. Ricord la trouvait prématurée et tenait au moins à assister son collègue dans cet instant critique. Appelé à Vichy par le vice-roi d'Egypte, Ismail-Pacha, Ricord avait demandé instamment à Nélaton de ne pas faire l'opération avant son retour.

— Je serai ici dans quelques jours, lui avait-il dit ; donnez-moi votre parole d'honneur de ne pas opérer le maréchal avant mon retour.

Nélaton avait promis. Malheureusement, le docteur Ricord fut retenu auprès du vice-roi, plus longtemps qu'il ne le croyait tout d'abord, et quand il revint, l'opération était faite et le maréchal agonisait.

* * *

On ne fut pas à la Cour sans connaître les détails de cette histoire, et bien que Nélaton eût la reputation d'être le premier chirurgien de son temps, on estima que Ricord avait eu raison de se plaindre de cette opération hâtive.

Quelques mois se passèrent pendant lesquels l'Empereur vit ses douleurs augmenter, et l'Impératrice, de plus en plus inquiète, fit appeler, sur le conseil de son amie, la duchesse de Mouchy, née princesse Anna Murat, le docteur Germain Sée, dont elle avait protégé les débuts et qui, déjà membre de l'Académie de médecine, était universellement apprécié. Le 20 juin 1870, le docteur Sée se rendit à Saint-Cloud, examina l'Empereur et demanda une consultation. Son diagnostic était fait : l'Empereur avait la pierre. Mais il n'en dit rien et attendit l'avis de ses confrères.

La consultation eut lieu le 1er juillet, quelques jours avant la déclaration de guerre. Etaient présents : le docteur Germain Sée et les docteurs Nélaton, Ricord, médecin par quartiers ; Fauvel et Corvisart. Le docteur Conneau attendait le résultat de la consultation pour le communiquer à l'Impératrice.

L'avis unanime fut que l'Empereur était atteint de la pierre. Tous conclurent à la nécessité d'un sondage et d'une opération, tous, sauf le docteur Nélaton qui, encore sous le coup de son imprudence à l'égard du maréchal Niel, déclara ne pas pouvoir prendre la responsabilité de l'opération.

Singulière crainte, après pareille audace !

Une première faute entraînait la seconde, mais en sens contraire, par un scrupule respectable sans doute, mais étonnant chez un tel praticien.

Le docteur Sée, bien qu'entaché de républicanisme, avait parlé en homme d'honneur, et sans rien divulguer de son diagnostic, il l'avait consigné dans une note que les autres consultants devaient signer, et qui fut remise au docteur Conneau le 3 juillet, le jour même où M. de Gramont demandait à Berlin, des explications sur la candidature du prince de Hohenzollern.

La lettre du docteur Sée ne fut pas décachetée, elle fut trouvée aux Tuileries au 4 septembre et publiée dans les *Papiers secrets*, elle ne fut connue de l'Impératrice qu'au mois de décembre, par la communication que lui fit la duchesse de Mouchy de cette publication.

Nul doute que, sans l'avis contraire du docteur Nélaton, le sondage et probablement l'opération auraient eu lieu aussitôt. Ainsi le même homme qui avait causé la mort du maréchal Niel par une opération hâtive, causa la mort de Napoléon III par une opération différée.

N'est-il pas permis de dire que, sans sa double intervention, les destinées de l'Empire et de la France eussent été changées ?

Le rétablissement du maréchal Niel eût probablement donné une seconde armée et un chef capable de la conduire ; l'opération chez l'Empereur aurait probablement épargné la guerre : elle l'aurait du moins éloignée et aurait permis de s'y mieux préparer.

A quoi tiennent les destinées des empires !

La catastrophe d'Adelia.

NOUVEAUX DÉTAILS.

Le télégraphe nous a transmis les navrants détails de cet accident de chemin de fer qui a fait tant de victimes.

L'agence Havas communiquait plus tard à la presse les documents suivants :

S. M. l'empereur de Russie a adressé de Tsarskoié-Selo au président de la République le télégramme suivant :

Veuillez agréer l'expression de mes vifs et sympathiques regrets pour la catastrophe d'Adelia et mes sincères condoléances pour les braves frères d'armes, officiers et soldats, tombés victimes de leur devoir.

NICOLAS.

Le président de la République a répondu :

Je prie Votre Majesté d'agréer mes vifs remerciements pour le témoignage affectueux de sympathie qu'elle a bien voulu donner à l'armée française dans la douloureuse circonstance de l'accident d'Adelia.

FÉLIX FAURE.

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne a fait donner l'ordre à l'attache militaire près l'ambassade d'Allemagne de se rendre auprès du président de la République pour lui exprimer ses condoléances au sujet de l'accident d'Adelia.

Le lieutenant-colonel de Schwartzkoppen s'est acquitté de cette mission dans l'audience qui lui a été accordée par le président de la République.

M. Soulanges-Bodin, chargé d'affaires à Berlin, s'est rendu ce matin, par ordre du président de la République, près du baron de Marschall, pour faire parvenir à Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, actuellement absent de Berlin, les remerciements du président de la République.

Les obsèques ont été très imposantes et très touchantes.

Toutes les dames de Mostaganem, qui avaient suivi le convoi funèbre à pied, y assistaient.

Les sept cercueils, recouverts de drapeaux tricolores, ont été bénis par le clergé.

Puis le général Larchey, au milieu des sanglots de la foule, a prononcé avec une émotion qu'il ne parvenait pas à maîtriser le discours suivant :

Messieurs,

Le président de la République et le ministre de la guerre m'ont fait l'honneur de me déléguer pour les représenter aux obsèques des officiers du 2e régiment de tirailleurs qui ont péri dans l'effroyable accident d'Adelia et c'est avec la plus douloureuse émotion que je viens adresser, en leur nom, en même temps qu'au nom du 19e corps d'armée, un dernier adieu à ces nobles victimes du devoir professionnel.

La cérémonie qui nous rassemble, messieurs, emprunte à la situation et aux qualités mêmes des victimes de la catastrophe du 10 mai un caractère tout particulièrement douloureux et poignant. Le commandant Lagarde, le capitaine Delebecque, les lieutenants Laurent, Godard et Pietri et le sous-lieutenant Coutant étaient de vigoureux officiers et des serviteurs dévoués. Tous avaient brigué l'honneur d'aller à Madagascar, et ils étaient partis de Mostaganem pleins de bonne volonté et d'espoir, enviés par leurs camarades moins heureux que le sort choisit en Algérie. C'étaient des soldats d'élite et plusieurs d'entre eux avaient donné sur les champs de bataille la mesure de leur valeur. Tous étaient prêts pour la lutte et avaient fait le sacrifice de leur vie, et si leur mort, hélas ! a été sans profit pour notre cause, ils ont cependant péri dans l'accomplissement du devoir, et ils ont droit à notre sympathie respectueuse et à la reconnaissance de tous les Français. Par ce qu'ont fait ceux qui ont survécu, l'on peut juger des sentiments qui animaient tous ces valeureux officiers.

Sur la demande du général en chef, M. Prion, conseiller général, a adressé enfin aux indigènes une allocution en arabe, dont voici le résumé :

Et vous, ô musulmans, vos enfants et nos frères, qui vous êtes unis de plein gré, sous l'égide bienfaisante de la France et plus particulièrement vous, Mostaganemois militaires du 2e tirailleurs qui avez suivi le drapeau français sur tous nos champs de bataille, avez mêlé votre sang à celui de nos soldats, avez partagé leurs joies après la victoire, les larmes qui coulent de vos yeux comme elles coulent des nôtres prouvent que vous partagez aussi notre douleur.

Les liens qui vous unissent à nous sont désormais indissolubles. Rien ne saurait les rompre. Dieu ne laisse pas décevoir les espérances de ceux qui ont fait le bien. Ces braves, qui ont succombé si fatalement, vos anciens officiers dont vous connaissez les mérites et la valeur, sont récompensés sur cette terre par les souvenirs que nous garderons tous de leurs belles actions. Les témoignages rendus sur ces tombes sont une consolation pour leurs familles et leurs amis. Les vôtres ont été épargnés. Rendons-en grâce à Dieu ! Vos blessés sont entourés des plus grands soins et nous reviendront bientôt. Leurs camarades demandent à l'envi à aller les remplacer. Saluons tous ensemble ces tombes, et disons leur un dernier adieu.

Ces paroles, prononcées avec fermeté, ont produit une vive émotion sur les nombreux indigènes qui assistent à cette imposante cérémonie.

NICHOLAS II, CZAR DE RUSSIE.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES.

LE COURONNEMENT du Tsar et de la Tsarine.

Les Cérémonies à la Cathédrale de l'Assomption.

AU KREMLIN.

LES TROUPES.

Le Cortège de l'Impératrice Douairière.

Le Cortège du Tsar et de la Tsarine.

Le Banquet au Granoviti Palata.

Presse Associée.—Tous droits réservés.

Moscou, 26 mai—Sa Majesté, l'empereur Nicolas Alexandrovitch, tzar de toutes les Russies, et sa Majesté Alexandra Feodorovna ont été solennellement couronnés aujourd'hui dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, en grande cérémonie et conformément aux usages et aux anciens rites religieux.

Les cérémonies ont commencé ce matin à sept heures par une salve de vingt-et-un coups de canon. A la même heure les cloches de la cathédrale de l'Assomption ont commencé à sonner. Une demie heure plus tard les dignitaires de la cour et les personnages distingués qui devaient prendre place dans le cortège impérial se sont assemblés dans les salons du palais et à la cathédrale. Les dames portaient des robes de cour et les dignitaires étaient en grand uniforme.

Les envoyés extraordinaires, les ambassadeurs, les ministres plénipotentiaires et les chargés d'affaires, accompagnés de leurs femmes, ainsi que tous les membres du corps diplomatique, se sont réunis au Kremlin un peu après huit heures.

Le maître des cérémonies les a invités à se rendre à la cathédrale de l'Assomption et à prendre les places qui leur étaient réservé s.

Auparavant, des troupes nombreuses avaient pris position autour de Kremlin. D'un bout à l'autre de la route du palais à la cathédrale de l'Assomption, et de cette cathédrale aux autres cathédrales du Kremlin, les troupes formaient la haie sur deux lignes de chaque côté.

Les grenadiers du palais et des détachements des régiments de cavalerie dont le Tsar est colonel protégeaient directement leurs majestés. Des troupes étaient également installées dans le palais. Des officiers en brillant uniforme étaient de faction à toutes les portes et dans tous les corridors.

Un Te Deum a été chanté à la cathédrale à huit heures du matin. Après les prières ordinaires les membres du clergé revêtus de habits sacerdotaux se sont placés devant l'édifice pour recevoir Sa Majesté l'impératrice douairière Marie Feodorovna.

Après le Te Deum elle s'est installée dans la cathédrale avec les membres de la famille impériale du rang le plus élevé, à l'exception de ceux qui devaient suivre le cortège, et des invités distingués de leurs majestés.

La traîne de l'ex-impératrice était portée par quatre chambellans de la cour. Le manteau impérial était tenu de chaque côté par deux fonctionnaires de la cour ; la traîne du manteau était portée par un grand dignitaire de la cour.

De la dernière marche du Krasnoe Krylitso jusqu'à l'entrée de la cathédrale, huit dignitaires de la cour de troisième classe ont porté le dais sous lequel marchait l'ex impératrice. Les cordons d'or du dais étaient tenus par huit dignitaires du même rang.

Après avoir quitté la salle du trône, Sa Majesté, précédée de deux maîtres de cérémonies et du grand maître de cérémonies, tous trois portant les insignes de leurs fonctions, de nombreux gentilshommes, de chambellans de la cour, de dignitaires des cours des grands ducs, de dignitaires des cours étrangères, de fonctionnaires de la cour impériale, est partie pour la cathédrale.

Le cortège était précédé de deux coureurs, de quatre écuyers de la cour et de l'écuyer de la chambre.

En face de la Cathédrale, Sa Majesté a été reçue par le métropolite de Moscou, qui lui a présenté la croix et l'eau bénite.

Sa majesté a reçu ensuite la bénédiction du clergé et a été escorté à sa place, sur le trône du tsar Alexis Mikhailovitch installé sur une estrade spéciale au dessus d'un dais magnifique. Leurs altesses impériales les grandes duchesses et les grands-ducs, les hôtes augustes de leurs majestés prirent ensuite les places qui leur étaient réservées. Le grand maître des cérémonies de la cour impériale se tenait à la droite de l'estrade.

Les membres des maisons militaires des grands ducs impériaux et des princes étrangers furent conduits à leurs places par les maîtres de cérémonie.

Dès le départ du cortège de l'ex impératrice pour la cathédrale de l'Assomption, les hauts dignitaires de la cour qui s'étaient assemblés au palais reçurent les insignes impériaux et gagnèrent les places qui leur étaient réservées dans le cortège de l'empereur.

Avant le départ, le grand aumonier de leurs majestés, portant une grande croix d'or ornée de joyaux précieux, et assisté de deux diacres portant un vase d'or rempli d'eau bénite, a aspergé la route que devait suivre leurs majestés du palais à la cathédrale de l'Assomption.

Le départ de l'impératrice douairière ayant été annoncé, le tsar et la tsarine sont entrés dans la salle du trône et se sont assis sur leurs trônes respectifs.

Un instant plus tard, un signal annonçait que le moment du départ était arrivé.

Cette grande procession était précédée d'un détachement des chevaliers—gardes de l'ex-impératrice.

Venaient ensuite les pages impériaux, les représentants des communes rurales, les maires des principales villes de l'empire, les membres des divers gouvernements locaux, les présidents des corporations commerciaux et financiers, des associations d'artisans de Moscou, etc.

Ils étaient suivis de cosaques, de délégations du peuple, de la noblesse, du Sénat, du clergé, etc.

Les insignes impériaux portés par de hauts dignitaires de la Cour comprenaient le collier de St André de la Toison, l'épée, l'étendard et le sceau de l'empire, les manteaux impériaux de leurs majestés, le globe, le sceptre et les couronnes de l'empereur et de l'impératrice.

Des fonctionnaires des cérémonies suivaient les insignes et précédaient l'empereur et l'impératrice marchant sous des dais portés par des aides-de-camp.

Puis venaient les représentants de la noblesse héréditaire.

Les uniformes splendides des officiers et des soldats rendaient la scène des plus brillante.

Au moment où le cortège quittait les palais, les cloches de toutes les églises de Moscou sonnèrent et les troupes présentèrent les armes.

Quand leurs majestés sont arrivés à l'entrée de la cathédrale, le métropolite de Moscou a prononcé l'allocution d'usage.

Le métropolite de St-Pétersbourg a présenté la croix aux souverains et le métropolite de Kief l'eau bénite.

En entrant dans la cathédrale leurs majestés se sont agenouillées trois fois devant une porte sacrée et ont prié devant les saintes images.

L'empereur et l'impératrice se sont ensuite dirigés vers l'estrade et ont pris place sur les trônes des Tsars Michel Feodorovitch et Jean III.

Les archevêques, les archimandrites et les membres du clergé officiel se sont placés entre l'estrade et la porte sainte, puis les chœurs ont chanté le psaume Misericordiam Et Judicium Cantabo, Tibi, Domine.

Les dignitaires portant les manteaux impériaux se tenaient sur la première marche du trône. Le dignitaire portant l'épée de l'empire était sur la seconde marche, et celui qui portait l'étendard impérial sur la troisième.

La cérémonie du couronnement et de l'onction a eu lieu ensuite de la façon suivante : Le Métropolite de St Pétersbourg a gravi les marches du trône, s'est placé en face de l'empereur et l'a invité à faire devant ses fidèles sujets, et à haute voix, sa profession de foi orthodoxe.

Il a présenté un livre ouvert dans lequel le Tsar a lu le symbole de la foi. Puis le métropolite a prononcé les paroles liturgiques : "Gratia Spiritus Sancti sit emperor tecum. Amen."

Le métropolite descendit alors du trône. Après la lecture des Saints Evangiles, les métropolites de St Pétersbourg et de Kief gravirent les marches du trône.

L'empereur se leva et, retirant son collier de l'ordre de St-André, ordonna que le collier en diamants de cet ordre et le manteau impérial lui fissent remis. Ils lui furent présentés sur des coussins par les métropolites de St Pétersbourg et de Kiew, qui aidèrent Sa Majesté à mettre le manteau. Le métropolite de St-Pétersbourg prononça ensuite les paroles : In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen.

Un des assistants de Sa Majesté ajusta le manteau impérial.

Le Tsar reçut ensuite la bénédiction pontificale du métropolite de St-Pétersbourg, qui plaça ses deux mains en croix sur le front du souverain en récitant les prières prescrites par le rituel.

Les prières terminées, l'empereur ordonna que la couronne impériale lui fut présentée. Le métropolite de St-Pétersbourg la lui présenta ; l'empereur la prit et la plaça sur sa tête.

Le métropolite prononça alors à haute voix l'allocution prescrite. Le sceptre et le globe furent présentés avec le même cérémonial.

L'empereur s'assit sur le trône, le sceptre dans la main droite et le globe dans la main gauche. Quelques instants après, Sa Majesté se leva et les plaça sur des coussins.

Le Tsar appela ensuite Sa Majesté l'impératrice Alexandra Feodorovna.

Elle s'agenouilla devant lui sur un coussin de velours richement brodé d'or. Le Tsar enleva la couronne de sa tête et en toucha le front de l'impératrice, puis la replaça sur sa tête. Puis il prit la couronne de l'impératrice et la lui posa sur la tête.

Le manteau impérial et le cordon de St André lui furent ensuite remis avec le même cérémonial.

Ceci terminé, l'impératrice s'assit sur son trône et l'empereur reprit le sceptre et le globe.

L'archidiacre proclama le titre impérial et entonna les versets : Domine salvum Fac Imperatorem, et Domine salvum Fac imperatricem, suivis de Ad Multos Annos, que le chœur répéta trois fois.

Après les chants, toutes les cloches de Moscou furent mises en branle et une salve de cent-un coups de canon fut tirée.

L'empereur se leva, remit le sceptre et le globe à des assistants et s'agenouilla pour lire les prières d'usage dans un livre que lui présentait le métropolite.

Celui ci s'agenouilla ensuite avec tous les assistants, et, au nom de la nation, récita des prières pour le Tsar Poissant.

Puis le métropolite prononça une

LA CZARINE.